

ZYGMUNT MIŁOSZEWSKI

# LES IMPLIQUÉS

(EXTRAIT)



Traduit du polonais par Kamil Barbariski

MIROBOLE EDITIONS





ZYGMUNT MIŁOSZEWSKI, né à Varsovie en 1975, est une étoile montante de la fiction polonaise. Écrivain, journaliste et scénariste, il fait ses débuts en 2005 avec un roman d'horreur remarqué, *Interphone*. *Les Impliqués* (2007) a été adapté au cinéma en Pologne et a remporté le Prix du Gros Calibre décerné au meilleur roman policier. Ses romans ont été traduits dans 9 pays. Mirobole éditions publiera en 2015 le deuxième volet des enquêtes de Teodore Szacki, *Un fond de vérité*.

#### PRESSE :

« *Les Impliqués* combine avec brio enquête criminelle, drame psychologique et sens de l'observation des arcanes du pouvoir judiciaire de Varsovie. » *La Liberté*

« Ce n'est pas seulement un roman policier magistral, c'est aussi une immersion fascinante dans six semaines décisives de l'existence de son héros, Teodore Szacki, procureur désabusé par sa vie privée et professionnelle. » *Oxford Times*

« Miłoszewski porte un regard captivant sur la société polonaise moderne dans cet excellent premier roman policier qui met en scène Teodore Szacki, procureur à Varsovie et personnage complexe, auquel les lecteurs vont à coup sûr s'attacher. » *Publishers Weekly*

## DIMANCHE 5 JUIN 2005

La résurrection du festival rock mythique de Jarocin rencontre un franc succès; plus de dix mille personnes assistent aux concerts des groupes des années quatre-vingt Dzem, Armia et TSA. La « génération Jean-Paul II » célèbre sa grande messe annuelle à Legnica. Zbigniew Religa, chirurgien cardiaque et homme politique, annonce sa candidature à l'élection présidentielle et ambitionne de devenir « le candidat de l'unité nationale ». Pour le dixième anniversaire du Pique-nique de l'aviation à Goraszka, deux avions de chasse F-16 survolent les gradins et provoquent l'enthousiasme des spectateurs. À Bakou, au terme d'un match insipide, l'équipe de Pologne de football écrase l'Azerbaïdjan par trois buts à zéro et l'entraîneur des Azéris en vient aux mains avec l'arbitre. Afin de sensibiliser les automobilistes aux dangers des excès de vitesse, les policiers de Varsovie distribuent des photographies macabres aux conducteurs. À Varsovie toujours, dans le quartier Mokotow, l'autobus de la ligne 122 prend feu et une ambulance transportant un foie destiné à une transplantation chavire dans le fossé près de la rue Kinowa; le chauffeur, les infirmières et le médecin arrivent aux urgences couverts d'ecchymoses; préservé in extremis, le foie est greffé le jour même avec succès sur un patient de la clinique de la rue Banach. La température maximale sur la capitale est de vingt degrés, il pleut à verse.

# 1

« Permettez-moi de vous raconter une histoire, commença l'homme assis dans la crypte. Il y a fort longtemps, dans un petit village de province, vivait paisiblement un menuisier. Les habitants du village n'étaient pas très riches et ne pouvaient s'offrir de nouvelles tables ou de nouvelles chaises, si bien que le menuisier restait pauvre lui aussi. Il réussissait difficilement à joindre les deux bouts et plus il vieillissait, moins il pensait pouvoir changer le cours de son destin. Pourtant, ayant une fille d'une grande beauté, il l'espérait de tout cœur et rêvait pour elle d'une vie bien meilleure que celle qu'il avait menée lui-même. En une splendide journée d'été, un riche seigneur vint lui rendre visite et lui dit : "Maître menuisier, je recevrai bientôt mon frère que je n'ai pas vu depuis des années. Je voudrais l'accueillir avec un présent grandiose, mais puisqu'il vient d'un pays où l'or, l'argent et les pierres précieuses coulent à flots, j'ai décidé de lui offrir un écrin en bois d'une élégance enchanteresse. Si tu parviens à le confectionner avant le dimanche qui suivra la prochaine pleine lune, alors ta fortune sera faite." Bien évidemment, le menuisier accepta et se mit à l'ouvrage. Il s'agissait d'une tâche particulièrement fastidieuse et difficile, parce que l'artisan voulait réunir plusieurs essences de bois précieux et incruster le coffret de minuscules motifs représentant des créatures mythologiques. Il cessa de s'alimenter, chassa le sommeil, travailla sans relâche nuit et jour. Pendant ce temps, la nouvelle de l'étrange visite du riche seigneur s'était répandue à travers le village. Les habitants appréciaient leur modeste menuisier et celui-ci recevait chaque jour la visite de voisins venus lui donner du cœur à l'ouvrage. Cependant, ils se mettaient aussi en tête

de le soulager dans sa besogne : boulanger, marchand, pêcheur et même charcutier, tous se saisissaient des poinçons, des maillets et des râpes afin que leur ami ait fini le jour prévu. Malheureusement, aucun d'eux n'était qualifié pour faire ce travail et sa fille constatait avec tristesse qu'il passait son temps à réparer ce que les autres avaient abîmé au lieu de sculpter lui-même le coffret avec sa minutie habituelle. Un matin, alors qu'il ne restait plus que quatre jours pour finir l'ouvrage et que le menuisier s'arrachait les cheveux de désespoir, elle se posta sur le seuil de leur maison et renvoya quiconque venait offrir son aide. Tout le village fut rempli d'indignation, aucun de ses habitants ne parla plus jamais du menuisier autrement que comme d'un rustre ou d'un ingrat, et de sa fille comme d'une souillon impolie. J'aurais aimé pouvoir vous dire que, même si le menuisier perdit ses amis, il réussit néanmoins à charmer le riche seigneur par la délicatesse de sa réalisation, mais ce ne serait pas l'exacte vérité. Lorsque, le dimanche après la pleine lune, le commanditaire revint à l'atelier, il en repartit aussitôt, furieux et les mains vides. Ce n'est que bien des jours plus tard que le menuisier acheva l'écrin et l'offrit en cadeau à sa fille. »

Son histoire achevée, Cezary Rudzki se racla la gorge et tendit la main vers le thermos pour verser du café dans son gobelet. Trois de ses patients, deux femmes et un homme, se tenaient assis en face de lui de l'autre côté de la table. Seul Henryk Telak manquait à l'appel.

« Et quelle est la morale de cette histoire ? demanda Ebi Kaim, l'homme placé immédiatement à sa gauche.

— Celle que vous y trouverez, répondit Rudzki. Moi, je sais ce que j'ai voulu dire, mais vous, vous savez bien mieux que moi ce que vous voulez comprendre et quelle est la morale dont vous avez le plus besoin en ce moment. On ne commente pas un conte. »

Kaim se tut. Rudzki gardait le silence lui aussi et caressait doucement sa barbe qui, selon certains, lui donnait des airs d'Ernest Hemingway. Il se demandait s'il devait faire allusion aux événements de la veille, bien que les règles l'interdisent en théorie. Cependant...

« Profitant du fait que monsieur Telak n'est toujours pas arrivé, je voudrais rappeler à chacun que les contes ne sont pas les seuls sujets qu'on ne commente pas. On ne parle pas non plus du déroulement de la thérapie. C'est un principe très important. Et cela même après une

séance aussi intense que celle d'hier. Raison de plus pour ne pas en parler.

— Pourquoi? demanda Ebi Kaim sans lever la tête de son assiette.

— Parce qu'alors nous recouvrons avec des mots et des tentatives d'interprétation ce que nous avons découvert. En lui laissant le temps, la vérité peut commencer à agir, trouver le chemin jusqu'à nos âmes. Pour chacun d'entre nous, il serait injuste et dommageable de tuer cette vérité avec des discours académiques. Faites-moi confiance, c'est bien mieux ainsi. »

Ils achevèrent leur repas en silence dans le réfectoire de l'ancienne église de la Vierge Marie de Czestochowa, ensemble de bâtisses en brique rouge dont les contours cubiques et imposants évoquaient davantage une forteresse de chevaliers Teutoniques qu'un paisible lieu de culte et de retraite spirituelle. Le soleil de juin pénétrait dans la salle par des fenêtres aussi étroites que des meurtrières et peignait les murs de bandes de lumière. Le mobilier de la pièce était très sobre—une longue table en bois nu, sans nappe, quelques chaises, un crucifix au-dessus de la porte, une armoire, une bouilloire électrique et un minuscule réfrigérateur. Rien de plus. Lorsque Rudzki avait découvert ce lieu, si isolé en plein cœur de la ville, il avait aussitôt été séduit, convaincu qu'un cloître conviendrait mieux à ses thérapies de groupe que les gîtes de campagne qu'il louait jusque-là. Il avait raison. Bien qu'une paroisse, une école, une clinique et plusieurs entreprises privées s'y fussent installées et que la rue Lazienkowska se trouvât à quelques dizaines de mètres à peine, on respirait dans ces lieux une immense sérénité. Et c'est précisément de cela que ses patients avaient le plus besoin.

Le calme avait son prix. Les locaux manquaient d'un coin cuisine; il avait dû acheter lui-même le réfrigérateur, la bouilloire, le thermos et un peu de vaisselle. Il commandait les repas en ville. Ses patients et lui occupaient des cellules individuelles, en dehors desquelles ils pouvaient disposer d'un modeste réfectoire où ils s'attardaient en ce moment et d'une crypte prévue pour le déroulement des séances. Une voûte d'arêtes, appuyée sur trois épaisses colonnes en pierre, couronnait cette dernière pièce. Ça ne ressemblait pas encore à la crypte de Saint-Léonard située au sous-sol de la cathédrale du Wawel, mais, en

comparaison du modeste cabinet où il recevait d'ordinaire ses patients, peu s'en fallait.

À l'usage néanmoins, il avait fini par se demander s'il n'avait pas choisi un espace trop sombre, trop impénétrable. Il avait l'impression que les émotions libérées lors des séances demeuraient entre les murs, qu'elles rebondissaient dessus comme autant de balles en caoutchouc, heurtant par ricochet tous ceux qui avaient le malheur de se trouver sur leur trajectoire. Les événements de la veille l'avaient épuisé et il envisageait avec soulagement la fin de la session. Il voulait sortir de là au plus vite.

Il avala une gorgée de café.

Hanna Kwiatkowska, la femme de trente-cinq ans assise en face de lui, triturait sa cuillère sans le quitter du regard.

« Oui ? demanda-t-il.

— Je suis inquiète, dit-elle. Il est déjà neuf heures et quart et monsieur Telak n'est toujours pas là. Vous devriez peut-être aller voir, docteur. »

Il se leva.

« J'y vais. Monsieur Telak doit faire la grasse matinée après les émotions d'hier après-midi. »

Par un couloir étroit—tout dans cet ancien cloître était étroit—, il parvint jusqu'à la chambre de son dernier patient, frappa à la porte. Aucune réponse. Il recommença avec davantage d'énergie.

« Monsieur Henryk, c'est l'heure ! » cria-t-il à travers la paroi.

Il attendit encore quelques secondes, appuya sur la poignée et pénétra à l'intérieur. La pièce était vide, le lit fait, les effets personnels de l'occupant avaient disparu. Rudzki revint au réfectoire ; trois têtes pivotèrent dans sa direction de manière si synchrone qu'elles auraient pu appartenir à un seul corps, lui rappelant les images de dragons dans ses livres d'enfant.

« Monsieur Henryk est parti, manifestement. Je vous en prie, ne le prenez pas mal, vous n'êtes en rien responsables de sa décision. Ce n'est ni la première ni la dernière fois qu'un participant décide de quitter un atelier dans un moment de doute. Surtout après une séance aussi puissante que celle d'hier. J'espère en tout cas que son expérience ici portera ses fruits et qu'il se sentira bientôt beaucoup mieux. »

Kwiatkowska ne bougea pas d'un pouce, Kaim haussa les épaules et Jarczyk, la dernière de ses patients, demanda :

« Est-ce que c'est la fin dans ce cas ? Est-ce que ça veut dire qu'on peut rentrer à la maison ? »

Le thérapeute fit non de la tête.

« Retournez dans vos chambres, s'il vous plaît. Reposez-vous une demi-heure, reprenez votre calme. À dix heures pile nous nous rassemblerons dans la salle. »

Ils acquiescèrent tous les trois. Le docteur Rudzki fit le tour de la table, vérifia que le thermos contenait encore du café et s'en versa une pleine tasse. Il s'agaça d'avoir oublié de laisser de la place pour le lait. À présent, il n'avait plus que deux options : en jeter ou en boire une partie. Il détestait le goût du café noir. Il vida un peu de son gobelet dans la poubelle, ajouta du lait et s'approcha de la fenêtre. Les voitures descendaient la rue devant le stade qui s'élevait de l'autre côté... Comment se débrouillaient-ils pour se retrouver encore une fois aussi loin de la tête du championnat ? Des incapables ! Ils ne seraient même pas vice-champions, avoir humilié le Wisla cinq buts à un deux semaines plus tôt n'aurait servi à rien. Peut-être gagneraient-ils au moins une coupe ? La demi-finale aller aurait lieu le lendemain contre le Groclin. Le Groclin que le Legia de Varsovie n'avait pas réussi à battre une seule fois lors de ces quatre dernières saisons ! Encore une foutue malédiction.

Il rit à voix basse. Décidément, le cerveau humain était bien déroutant s'il pouvait, en un moment comme celui-ci, analyser la situation en première division de football. Rudzki jeta un coup d'œil à sa montre. Encore une demi-heure, songea-t-il.

Un peu avant dix heures, il quitta le réfectoire et se dirigea vers les toilettes pour se laver les dents. Dans le couloir, il rencontra Barbara Jarczyk, qui, le voyant s'éloigner de la salle de réunion, l'interrogea du regard.

« Je reviens tout de suite », lui assura-t-il.

À peine avait-il mis le dentifrice sur sa brosse qu'il entendit le cri.



## 2

Teodore Szacki fut réveillé par ce qui le réveillait toujours le dimanche matin. Pas la gueule de bois, ni la soif, ni une envie pressante, ni un rayon de soleil qui aurait traversé les stores, ni même le tambourinement de la pluie sur l'auvent au-dessus du balcon, mais Hela, sa fille de sept ans qui lui bondissait dessus avec une énergie telle que le clic-clac de chez Ikea craqua de façon menaçante.

Il venait d'ouvrir un œil mais une mèche brune la recouvrit aussitôt.

« Tu as vu ? Mamie m'a fait des bouclettes.

— J'ai vu, dit-il en s'enlevant les cheveux des yeux. Dommage qu'elle ne t'ait pas ligotée avec. »

Il embrassa sa fille sur le front, la bascula sur le côté et se leva pour aller à la salle de bains. Il avait déjà atteint la porte lorsque quelque chose remua à l'autre bout du clic-clac, émettant un grognement à peine audible de sous la couverture : « Branche la bouilloire en passant. »

Voilà, comme chaque week-end, le concert des requêtes pouvait commencer. Il se sentait déjà irrité. Il avait dormi dix heures d'affilée mais une immense fatigue l'écrasait. Il ne savait plus très bien quand elle avait commencé. Il pouvait rester au lit pendant la moitié de la journée et il se réveillait malgré tout avec un mauvais goût dans la bouche, les paupières lourdes et une barre au milieu du front. Ça n'avait aucun sens.

« Pourquoi tu ne me demandes pas tout bêtement de te préparer un café ? dit-il à sa femme sur un ton de reproche.

— Non, je vais m'en charger toute seule. » Il était presque incapable de distinguer les syllabes. « Je n'ai pas l'intention de te prendre la tête. »

Szacki leva les yeux au ciel et agita les mains dans un geste théâtral. Hela éclata de rire.

« Mais tu dis toujours ça et après c'est quand même moi qui te le fais !

— Tu n'y es pas obligé. Je te demande simplement de l'eau chaude. »

Après avoir uriné, il lança le café pour sa femme en dépit de la montagne de couverts sales empilés dans l'évier qui heurtait son regard. Il faudrait bien un quart d'heure de vaisselle s'il voulait s'occuper du petit déjeuner comme promis. Mon Dieu, qu'est-ce qu'il était crevé ! Au lieu de dormir jusqu'à midi ou de regarder la télé sans lever le petit doigt à l'image des autres gars dans cette société patriarcale, il s'escrimait à concourir pour le prix du meilleur père et du meilleur mari.

Weronika émergea enfin du canapé-lit et s'immobilisa dans le vestibule, un regard circonspect fixé sur son reflet dans le miroir. Il porta lui aussi un regard circonspect sur sa femme—elle avait beau avoir toujours été sexy, elle n'avait jamais ressemblé à un top model. Cela étant admis, il semblait difficile de trouver une justification à ce double menton ou cette silhouette légèrement bedonnante. Et ce T-shirt ! Il n'exigeait pas qu'elle mette des ensembles en tulle et dentelle pour dormir, mais bon sang, pourquoi portait-elle toujours ce bout de chiffon délavé estampillé « Disco Fun » qui provenait probablement des paquets humanitaires reçus de l'Ouest dans les années quatre-vingt ! Il lui tendit sa tasse. Elle lui lança un bref regard d'entre ses paupières gonflées de sommeil et se gratta sous un sein. Pour le remercier, elle posa un bisou machinal sur la pointe de son nez. Puis partit prendre une douche.

Szacki soupira et retourna à la cuisine.

Au fond, qu'est-ce qui me prend ? pensa-t-il alors qu'il essayait d'extraire l'éponge de sous le tas d'assiettes sales. Faire du café ne prend qu'un instant, faire la vaisselle à peine un peu plus, le petit déjeuner pas davantage. Une simple demi-heure et tout le monde sera content. La fatigue l'accabla de plus belle lorsqu'il songea au temps qui lui filait entre les doigts chaque jour : les heures passées dans les bouchons, les milliers de moments creux au tribunal, les trous dans son emploi du temps au bureau, pendant lesquels il pouvait au mieux se lancer dans un Solitaire sur ordinateur en attendant quelque chose, en attendant quelqu'un, en attendant l'attente. L'attente comme une excuse pour ne faire absolument rien. L'attente comme le métier le plus fatigant du monde. Un mineur de tête de puits est plus reposé que moi ! gémit-il en silence, un verre à la main, cherchant sans succès un espace libre sur

l'égouttoir. Pourquoi n'avait-il pas d'abord enlevé la vaisselle sèche ? Ça le rendait dingue. La vie épuisait-elle tout le monde à ce point ?

Le téléphone sonna. Hela décrocha. Il se dirigea vers la salle à manger, l'oreille tendue pour saisir des bribes de conversation, essuyant ses mains pleines de mousse dans un torchon.

« Papa est là mais il ne peut pas venir parce qu'il lave les assiettes et nous fait des œufs brouillés... »

Il prit l'écouteur des mains de sa fille, passa la main dans ses cheveux déjà blancs.

« Szacki, j'écoute.

— Bonjour, monsieur le procureur. Loin de moi l'idée de vous importuner, mais j'ai bien peur que vous ne puissiez faire des œufs brouillés pour qui que ce soit aujourd'hui, ou alors seulement pour le dîner. »

La voix était familière – Oleg Kuzniecov, du commissariat de la rue Wilcza, reconnaissable entre mille à son accent chantant de l'Est.

« Oleg, je t'en prie, ne me fais pas ça.

— Ce n'est pas moi qui vous réclame, monsieur le procureur, c'est la ville. »

### 3

Sa vieille Citroën passa sous la plateforme du pont Swietokrzyski avec une grâce qui aurait rendu jalouse plus d'une berline de prestige filmée à cet endroit précis comme « placement produit » dans les comédies romantiques polonaises. Ce Piskorski avait peut-être été un escroc, se dit Szacki, se remémorant le scandale de l'attribution des marchés publics qui avait coûté son poste à l'ancien maire de Varsovie, mais il fallait bien lui accorder ceci : il avait réussi à faire construire deux ponts. Maintenant que l'un des jumeaux Kaczynski régnait sur la cité, cela devenait impensable ; personne ne se risquerait à engager des investissements d'une telle ampleur, surtout pas avant les élections.

Conseillère juridique à l'hôtel de ville, Weronika lui avait maintes fois expliqué comment était pris ce genre de décision : pour se prémunir de tout désagrément, on n'en prenait pas.

Il tourna vers le quartier Powisle et poussa un soupir de soulagement, comme chaque fois qu'il se sentait revenir à la maison. Cela faisait dix ans qu'il habitait sur la rive droite et il n'arrivait toujours pas à s'y faire. Malgré ses efforts, sa patrie d'adoption n'avait à ses yeux qu'un unique avantage : elle était située non loin de la véritable Varsovie. Il passa à côté du théâtre Ateneum où il était jadis tombé amoureux de la pièce de Janusz Glowacki *Antigone à New York*, dépassa l'hôpital où il était né, le centre sportif où il avait pris des cours de tennis, le parc qui s'étendait sous les fenêtres du Parlement et où son frère et lui jouaient les casse-cou sur leurs luges, la piscine où il avait appris à nager et avait attrapé une mycose. Il se trouvait dans le centre. En plein milieu de sa ville, en plein milieu de son pays, en plein milieu de sa vie. Le pire *axis mundi* possible.

Il roula sous un viaduc qui tombait en ruine, bifurqua dans la rue Lazienkowska et se gara sur le parking du centre culturel, avec une pensée émue pour le stade à deux cents mètres de là où les guerriers de la capitale venaient de faire une bouchée de « l'étoile blanche » du Wisla de Cracovie. Le football ne l'intéressait pas mais Weronika était une supportrice si enthousiaste que, bien malgré lui, il pouvait réciter les yeux fermés tous les résultats du Legia des deux dernières saisons. Pas plus tard que le lendemain, sa femme irait certainement voir le match avec son écharpe tricolore autour du cou. Ça serait le quart de finale de la Coupe, s'il avait bien suivi le fil.

Il claqua la portière et contempla un instant les édifices qui s'élevaient de l'autre côté de la rue. Cet ensemble de constructions comptait parmi les plus curieux de Varsovie et réunissait une église romane en briques rouges, un cloître circonscrit par de hautes colonnes et des bâtiments utilitaires plus modernes qui ressemblaient à des tours de guet—un ensemble imposant et austère, à côté duquel l'immense palais de la Culture et de la Science ou le quartier Derrière-la-Porte-de-Fer, au style si « empire soviétique », passaient pour des modèles d'architecture discrète. L'église paroissiale de la Vierge Marie de Czestochowa s'était jadis tenue là, avant d'être partiellement détruite durant la Seconde

Guerre mondiale pour avoir abrité les insurgés. Elle était restée à l'abandon des décennies durant, suscitant l'épouvante par ses ruines sombres, ses colonnes brisées et ses caveaux éventrés. Lorsque enfin on l'avait fait renaître de ses cendres, elle était devenue le symbole de la confusion stylistique qui régnait en ville. Quiconque empruntait la rue Lazienkowska devait affronter cette chimère de briques, ce mélange incongru de lieu de culte, de monastère, de château fort et de palais de Gargamel. Et maintenant, on venait d'y trouver un cadavre.

Szacki rajusta son nœud de cravate et traversa la rue. Une bruine légère commençait à descendre. Près du portail, quelques curieux sortis de la messe matinale s'agglutinaient déjà, coincés entre une camionnette de police et un véhicule banalisé. Le commissaire Oleg Kuzniecov s'entretenait avec un technicien du labo ; lorsque Szacki s'approcha, il s'interrompit et vint lui serrer la main.

« Tu enchaînes avec un cocktail au siège du Parti après ça ou quoi ? plaisanta le policier en tirant sur les pans de la veste du procureur.

— La rumeur de la politisation du parquet est aussi peu fondée que les commérages qui prêtent des revenus alternatifs aux policiers de la ville », répliqua Szacki.

Il n'aimait pas qu'on se moquât de sa tenue. Peu importait le temps qu'il faisait dehors, il portait toujours un costume et une cravate, parce qu'il était procureur de la République et non livreur de légumes à la supérette du coin.

« Qu'est-ce qu'on a ? demanda-t-il en sortant une cigarette de son paquet, la première des trois qu'il s'autorisait chaque jour.

— Un cadavre, quatre suspects.

— Bon Dieu, encore une beuverie qui a mal tourné ? Je n'aurais jamais cru que, dans cette ville de merde, même une église pouvait cacher un repère d'alcoolos. Et le comble, c'est qu'ils se sont taillés un dimanche. Il n'y a plus aucun respect. »

Le désagrément de Szacki était réel, mais la colère prévalait, car sa journée en famille venait d'être assassinée elle aussi.

« Tu es loin de la vérité, cette fois, Teo », murmura Kuzniecov en s'énervant sur son briquet.

Le vent jouait sans cesse à rabattre la flamme, et le commissaire tournait à la recherche d'un angle sous lequel il pourrait allumer sa cigarette.

« Dans cette bâtisse, en plus de l'église, il y a tout un tas de bureaux, d'autres parties ont été louées à une école, à une clinique et à quelques associations catholiques. On y trouve même une espèce de cloître pour les retraites spirituelles. Des groupes viennent y passer leurs week-ends pour prier, discuter, écouter des prêches et cætera. Depuis deux jours, les chambres avaient été mises à la disposition d'un psychologue et de quatre de ses patients. Ils ont travaillé ensemble le vendredi et le samedi. Le samedi soir après le dîner, ils se sont séparés pour la nuit. Ce matin au petit déjeuner, il ne restait plus que le thérapeute et trois participants. Le quatrième a été découvert quelques minutes plus tard, tu verras dans quel état il se trouve. Les pièces disponibles à la location sont situées dans une aile distincte du bâtiment, on ne peut y accéder qu'en passant devant la loge du gardien et il y a des grilles aux fenêtres. Personne n'a rien vu, personne n'a rien entendu et, pour le moment, personne n'a avoué quoi que ce soit. Comme je te le disais, on a un mort et quatre suspects, tous sobres et propres sur eux. Qu'est-ce que tu dis de ça ? »

Szacki fit quelques pas pour jeter son mégot dans une poubelle. Kuzniecov se débarrassa du sien d'une pichenette en direction du caniveau, pile sous les roues de l'autobus de la ligne 171.

« Je ne crois pas à ce genre d'histoires, Oleg. Dans cinq minutes on s'apercevra que le portier a piqué du nez la moitié de la nuit, qu'un poivrot s'est faufilé pour chaparder un petit quelque chose à troquer contre du pinard, que sur le chemin il est tombé nez à nez avec ce pauvre névrotique, qu'il a été le plus surpris des deux et qu'il lui a planté sa lame entre les côtes. Il va s'en vanter auprès de l'un de vos indics et on bouclera l'affaire en un claquement de doigts. »

Kuzniecov haussa les épaules.

Szacki croyait sincèrement à tout ce qu'il venait de dire à son collègue et pourtant, lorsqu'ils eurent franchi le seuil du monastère, il fut saisi d'une curiosité inattendue et croissante au fur et à mesure qu'ils avançaient le long du couloir étrié en direction de la salle où le cadavre les attendait. Il prit une grande inspiration, destinée à maîtriser

l'excitation mêlée d'aversion qu'il éprouvait à l'idée d'approcher une dépouille humaine. Face au corps, le visage du procureur n'exprima que détachement professionnel. Teodore Szacki s'était réfugié derrière le masque du fonctionnaire garant de l'autorité de la loi au sein de la République.

#### 4

L'homme portait un costume gris cendré. La cinquantaine un peu enrobée, grisonnante mais sans calvitie, il gisait sur le dos au milieu d'un plancher en lino olivâtre qui jurait avec les pesantes vouîtes en berceau au-dessus de leurs têtes. Non loin de lui, une valise grise semblait abandonnée. Elle était démodée, dénuée de fermeture Éclair mais close par deux boucles en métal que renforçaient deux courtes sangles attachées par des cramponnets.

Il n'y avait que peu de sang, presque pas du tout à vrai dire, mais Szacki ne s'en sentait pas mieux pour autant. C'est au prix d'un effort considérable qu'il traversa la pièce d'un pas ferme et s'accroupit auprès de la tête de la victime. La bile lui monta à la gorge.

« Des empreintes ? demanda-t-il, impassible.

— Aucune sur l'arme du crime, monsieur le procureur, répondit le technicien-chef en s'agenouillant de l'autre côté du corps. On en a relevé à certains endroits ainsi que diverses traces microscopiques. Doit-on rassembler des échantillons odorants pour les chiens ? »

Szacki désapprouva de la tête. Si l'une des personnes côtoyées par le mort ces deux derniers jours l'avait effectivement tué, alors les odeurs n'attesteraient pas leur contact au moment de l'acte. Cette preuve avait été récusée si souvent au tribunal qu'il était inutile de fatiguer les techniciens pour rien.

« Qu'est-ce que c'est, au juste ? »

Szacki désignait à Kuzniecov la tige métallique à manche en plastique qui sortait de l'œil droit de la victime. Avoir posé la question était

un soulagement en soi ; grâce à elle, il pouvait enfin tourner la tête vers le policier et porter son regard ailleurs que sur la joue de la victime, où une substance bordeaux et grisâtre, qui avait certainement été un globe oculaire, lui évoquait la silhouette d'un bolide de Formule 1.

« Une broche à rôtir, répondit Oleg, ou quelque chose d'approchant. Il y a tout un assortiment d'ustensiles à la cuisine. Des couteaux, un hachoir, des couverts. »

Szacki acquiesça. Ainsi l'arme du crime provenait du bâtiment. Quelle était dans ce cas la probabilité que le coupable fût venu de l'extérieur ? Pratiquement aucune, quoique en théorie le juge pouvait considérer que, même si personne ne l'avait remarqué, il y avait ici une foule aussi dense que sur l'avenue Marszalkowska. Et toutes ces incertitudes mises bout à bout... il connaissait la chanson.

Il en était à se demander quel piège tendre à ces témoins qui pouvaient s'avérer des suspects, lorsqu'un homme en uniforme pénétra dans la crypte.

« Monsieur le commissaire, l'épouse est là. Voulez-vous la voir ? »

Le procureur suivit Oleg dans la cour.

« Comment s'appelait-il, déjà ? chuchota-t-il à Kuzniecov.

— Henryk Telak. L'épouse, c'est Jadwiga. »

Une femme que la plupart des hommes auraient qualifiée d'attrayante se tenait debout auprès de la camionnette de police. Assez grande, fine, elle portait des lunettes de vue et ses cheveux bruns grisonnaient légèrement sur un visage aux traits francs. Elle était vêtue d'une robe vert clair et de sandales. Par le passé, elle avait dû être superbe ; maintenant elle arborait avec fierté les restes d'une beauté déclinante.

Le policier s'approcha d'elle et la salua.

« Je m'appelle Oleg Kuzniecov, je suis commissaire de police. Voici le procureur Teodore Szacki, qui dirigera l'enquête. Veuillez accepter nos sincères condoléances. Je vous promets que nous ferons tout notre possible pour découvrir et punir l'assassin de votre mari. »

La femme hocha la tête. Son air absent semblait indiquer qu'elle avait déjà avalé un calmant. Sans doute aussi ne réalisait-elle pas encore ce qui venait d'arriver. Szacki savait que la première réaction face à la mort d'un proche était l'incrédulité. La douleur venait ensuite.

« Comment est-ce arrivé ? demanda-t-elle.



— Un cambriolage. »

Le procureur mentait avec une facilité et une assurance telles qu'on lui avait conseillé de nombreuses fois d'embrasser une carrière d'avocat.

« Tout porte à croire que le voleur est tombé sur votre mari par hasard, en plein milieu de la nuit. Il se pourrait même que monsieur Telak ait essayé de l'arrêter. Le criminel l'a tué.

— Comment ? »

Les deux hommes échangèrent un regard.

« Votre mari a été frappé à la tête avec un instrument acéré. »

Szacki détestait la *novlangue* de la terminologie criminologique, mais c'était encore elle qui permettait le mieux de dépouiller la mort de sa cruauté. Dire : « quelqu'un lui a enfoncé une broche à rôtir dans le cerveau à travers l'œil » semblait tout de suite moins délicat.

« Il est mort sur le coup. Le médecin assure que tout est arrivé si vite qu'il n'a pas eu le temps de souffrir.

— C'est au moins ça... », dit-elle après un moment de silence.

Elle releva le menton pour la première fois.

« Puis-je le voir ? demanda-t-elle en dévisageant Szacki, qui eut aussitôt devant les yeux la tache boueuse en forme de voiture de course.

— Ce n'est pas nécessaire, dit-il.

— Je voudrais lui dire adieu.

— Nous prélevons encore les preuves, intervint Kuzniecov. L'ambiance n'est pas propice au recueillement. Et puis, je vous assure, il ne s'agit pas d'une vision très agréable.

— Comme vous préférez, messieurs... », se résigna-t-elle, et Szacki ne put retenir un soupir de soulagement. « Est-ce que je peux rentrer chez moi ?

— Bien sûr. Si vous voulez bien seulement me laisser vos coordonnées. Il faudra que je vous parle dans les jours qui viennent. »

Elle dicta à Kuzniecov son adresse et son numéro de téléphone.

« Et... le corps ? demanda-t-elle.

— Malheureusement, nous devons procéder à une autopsie. Mais les pompes funèbres pourront le récupérer vendredi au plus tard.

— C'est bien. Dans ce cas, je vais peut-être réussir à organiser l'enterrement samedi. Il faut inhumer Henryk avant dimanche, comme le

veut la tradition, sinon une autre personne de la famille mourra dans l'année.

— Ce n'est qu'une superstition », dit Szacki.

Il sortit de sa poche deux cartes de visite et les tendit à la veuve.

« La première vous indique ma ligne fixe et mon portable. Sur la deuxième, vous trouverez les références d'une association spécialisée dans l'aide aux familles des victimes de crimes. Je vous conseille de les appeler, ça pourrait vous soulager.

— Ils ressuscitent les maris ? »

Szacki n'avait pas envie que la conversation prenne cette tournure ; d'ordinaire, les remarques surréalistes constituaient un prélude à l'hystérie.

« Ils ressuscitent ceux qui restent. Ils les ramènent à une vie dont les familles, parfois, ne veulent plus. Quoi qu'il en soit, vous ferez comme bon vous semble. D'après moi, ces gens pourraient vous aider, je ne dis rien de plus. »

De nouveau, elle hocha la tête et mit les deux cartes dans son sac à main. Le commissaire et le procureur la saluèrent puis retournèrent dans la partie réservée du cloître.

Oleg demanda à Szacki s'il comptait interroger tout de suite les participants à la thérapie. Mais celui-ci hésitait sur la marche à suivre ; s'il avait songé dans un premier temps à parler avec eux le plus vite possible, quitte à le faire sur place, il décida finalement de retarder la démarche afin d'éprouver leurs nerfs. La bonne vieille méthode de l'inspecteur Columbo. Il donnerait beaucoup pour pouvoir entendre leurs pensées maintenant qu'on les faisait patienter dans ce qui était, quoi qu'on en dise, des cellules. Ils étaient probablement tous en train de repasser dans leurs esprits chaque mot, chaque geste des deux derniers jours, à la recherche d'un indice qui leur permettrait de désigner le coupable. Tous sauf l'assassin lui-même, cela allait de soi. Celui-ci se demandait plutôt si, durant les mêmes deux derniers jours, il avait fait un geste ou dit un mot qui aurait pu le trahir. Et cela bien sûr dans l'hypothèse où l'un d'entre eux avait vraiment commis le meurtre. Pouvait-on exclure que l'assassin soit venu de l'extérieur ? Non, on ne pouvait pas. Comme d'habitude, à ce stade de l'enquête, on ne pouvait écarter aucune option. Et qui sait, une affaire originale en ressortirait peut-être, une variante

attrayante dans ce long cortège de meurtres ordinaires. La puanteur, les bouteilles vides, la crasse sur les murs, une femme qui paraissait trente ans de plus que son âge en train de sangloter par terre, les bons potes à moitié dessoulés n'arrivant pas à croire que c'était l'un d'entre eux qui, en plein délire alcoolique, avait égorgé leur ami commun. Combien de fois avait-il contemplé ce genre de scène ?

« Non, répondit-il, je vais te dire comment on va procéder. Interroge-les tout de suite. Après tout, c'est la démarche habituelle. Mais fais-le personnellement, ne t'en décharge pas sur un novice en uniforme qui habitait encore chez papa-maman il y a deux semaines dans une banlieue de province. Fais-le calmement et de façon succincte, en considérant chacun d'entre eux comme un simple témoin. Tu leur demandes quand ils ont vu Telak pour la dernière fois, quand ils l'avaient rencontré, ce qu'ils ont fait durant la nuit. Ne pose pas de questions sur ce qui les relie, sur la thérapie, laisse-les se sentir en sécurité et moi, ça me donnera de bons motifs pour les convoquer au siège.

— Dis donc, protesta Oleg. Tu me demandes de jouer avec eux pour te préparer le terrain. Mais il faudra que je rédige des procès-verbaux, que j'écrive tout soigneusement, que je leur fasse relire chaque page...

— Fais du charme à une stagiaire, qu'elle te note tout ça avec des lettres bien rondes. On se retrouve demain matin au commissariat rue Wilcza, on échange nos papelards, on discute et on décide ce qu'on fait après. Bon, mon agenda t'indiquerait que je devais aller à l'audience pour le verdict dans l'affaire Pieszczych, mais je demanderai à Ewa de me remplacer.

— Tu me payeras un café.

— Merci bien. Je suis un fonctionnaire d'État, pas un flic qui arrondit ses fins de mois en faisant sauter des contraventions pour excès de vitesse. Ma femme aussi est une fonctionnaire. On se prépare notre propre café soluble au bureau. On ne l'offre à personne. »

Oleg prit une nouvelle cigarette dans son paquet et Szacki réprima au dernier moment l'envie de l'imiter. Il redoutait l'idée d'une unique cigarette pour le reste de sa journée.

« Je m'en fiche, tu me payes le café.

— T'es vraiment qu'un Ruskov de merde.

— Je sais, on n'arrête pas de me le dire. À La Fièvre à neuf heures ?

— Je déteste ce repère de flics.

— Au Portail alors ? »

Szacki approuva. Oleg l'accompagna jusqu'à la voiture.

« J'ai peur que ce soit très dur cette fois, dit le policier. Si l'assassin n'a pas commis d'erreur et que les autres n'ont rien vu, alors c'est foutu. »

Un sourire involontaire apparut sur les lèvres du procureur.

« Ils commettent toujours des erreurs », affirma-t-il.

## 5

Il ne se rappelait plus la dernière fois où le temps sur les Carpates l'avait choyé à ce point. Une vue imprenable s'étendait de la crête de Kopa Kondracka dans toutes les directions; ce n'était qu'au loin, très loin sur les cimes de la partie slovaque des Carpates que des nuages épars perturbaient un ciel immaculé. Depuis qu'il s'était garé au petit matin sur un parking du village de Kiry, le soleil ne l'avait pas quitté un seul instant. Après une brève promenade dans la vallée, il s'était mis à escalader les Czerwone Wierchy, les « Quatre Piques rouges ». À mi-chemin, le sentier avait commencé à serpenter sur une pente de plus en plus abrupte, les arbustes et les pins à crochets nains n'avaient plus donné aucune prise à l'ombre, toute trace de ruisseau avait disparu alentour, et la balade de montagne s'était transformée en marche forcée au milieu d'une poêle chauffée à blanc. Il s'était alors souvenu des récits des soldats américains du Vietnam qui prétendaient que, pendant leurs patrouilles de la mi-journée, leur cerveau se mettait littéralement à bouillir sous les casques embrasés par les rayons lumineux. Il avait toujours considéré ces histoires comme de vulgaires âneries mais, à ce moment-là et sous cette fournaise, il se surprenait à y accorder du crédit, même si ce n'était pas un casque militaire mais un chapeau beige, souvenir rapporté bien des années plus tôt d'un voyage en Australie, qui lui protégeait le crâne.

Quand, à proximité de la crête, des taches noires avaient commencé à danser devant ses yeux et que ses jambes étaient devenues molles, il avait maudit son inconscience de vieillard septuagénaire qui croyait toujours pouvoir se comporter comme au temps de sa jeunesse—boire autant qu'avant, faire l'amour avec le même entrain, se promener en montagne sans changer d'allure.

Arrivé au sommet, il s'était affaissé sur la terre nue, laissant le vent le rafraîchir, et s'était mis à guetter avec inquiétude son rythme cardiaque effréné. Tant pis, s'était-il dit, il valait mieux crever sur le mont Ciemniak qu'en plein centre de Varsovie. Une fois que son cœur s'était un peu calmé, il avait songé qu'un endroit nommé Ciemniak—ce qui pouvait vouloir dire « l'Ignare »—n'était pas idéal pour passer l'arme à gauche. Quitte à choisir, il aimait autant le mont Malolaczniak, dont la signification de « Petite Prairie » avait une résonance plus sobre. S'il succombait ici, on raconterait des blagues à son sujet longtemps après sa mort. Alors, il s'était péniblement traîné jusqu'au Malolaczniak, avait bu une gorgée de café dans le bouchon de son thermos en évitant de se concentrer sur les pulsations de son muscle principal et, tant qu'il tenait encore debout, avait poursuivi sur son élan jusqu'au sommet.

Aussi surprenant que ce fût, il semblait finalement que son cœur faible associé à sa stupidité sénile ne le tuerait pas encore cette fois-ci. Il se versa un autre café, sortit un sandwich de son emballage aluminium et se mit à observer des trentenaires ventrus qui grimpaient sur cette pauvre Kopa au prix d'un effort digne de l'ascension d'un sept mille mètres. Il avait bien envie de leur crier de prévoir les bouteilles d'oxygène pour leur prochaine promenade.

Comment pouvait-on se négliger à ce point? se demandait-il en considérant ces gens qui mettaient à peine un pied devant l'autre. À leur âge, il se levait à l'aube, descendait en courant le sentier depuis le refuge de la vallée Kondratowa jusqu'à la Kopa puis revenait par le canyon Pieklo, dit « l'Enfer », uniquement pour s'échauffer et mériter son petit déjeuner. Oui, c'était le bon temps. Tout était intelligible, tout avait un sens, tout était simple.

Il étendit au soleil ses mollets déjà bronzés et toujours musclés, bien que recouverts d'un duvet blanc, alluma son téléphone portable pour envoyer un SMS à sa femme qui l'attendait à leur pension de

montagne. À peine l'appareil s'était-il synchronisé avec le réseau qu'il sonna. Il décrocha en jurant.

« Oui ? »

— Bonjour, c'est Igor. J'ai une mauvaise nouvelle, monsieur.

— Oui ?

— Henryk est mort.

— Comment ?

— Un accident malencontreux, j'en ai peur. »

Il arrêta dans la seconde le plan d'action.

« C'est très malencontreux, en effet. Je vais faire mon possible pour être rentré demain, mais il faut à tout prix commander un éloge funèbre sans attendre. C'est compris ? »

— Bien sûr. »

Il éteignit son portable. Il n'était plus d'humeur à écrire à son épouse. Il but son café jusqu'au bout, jeta son sac sur son épaule et entreprit de redescendre vers les pâturages au pied de la Kopa. Il comptait encore s'arrêter pour prendre une bière à Katalowki, le temps d'envisager la meilleure façon d'annoncer à sa femme qu'ils se voyaient forcés de rentrer à Varsovie. Près de quarante ans de vie commune et ce genre de conversation l'angoissait toujours.

## 6

C'est avec une certaine difficulté que le procureur Teodore Szacki démarra le puissant moteur trois litres de sa Citroën V6. Le moteur hybride au gaz, fraîchement installé pour réduire le coût de son plein, battait déjà de l'aile. Il attendit que le système hydraulique soulève de terre son dragon avant de le diriger vers les quais de la Vistule, où il avait l'intention de traverser le fleuve par le pont Lazienkowski. Au dernier moment, il changea d'avis, tourna en direction du quartier chic de Wilanow et se gara sur l'arrêt de bus Gagarine. Il activa les feux de détresse.

Autrefois, dix ans plus tôt, des siècles plus tôt, Weronika et lui habitaient dans le quartier alors qu'Hela n'était pas encore née. Ils logeaient au deuxième étage, dans un studio dont les deux fenêtres donnaient sur le grand axe routier Wislostrada. Un cauchemar. En journée, des camions trente-six tonnes à la file ; la nuit, des autobus et des petites Fiat 126P qui roulaient à cent dix kilomètres heure dans un boucan de tous les diables. Il avait appris en ce temps-là à distinguer les marques des voitures d'après le bruit du moteur. Une poussière grasse et noirâtre s'accumulait sur les meubles et les fenêtres devenaient sales une demi-heure après avoir été lavées. Mais le pire avait lieu en été. Ils étaient obligés d'ouvrir les fenêtres pour ne pas suffoquer mais, ce faisant, ils ne pouvaient ni discuter ni même regarder la télévision. Vu sous un autre angle, ils passaient plus de temps alors à faire l'amour qu'à suivre les actualités. Et maintenant ? Il se demandait s'ils atteignaient la moyenne nationale qui les avait tant amusés jadis : Comment ? Il existe vraiment des gens qui ne font ça qu'une seule fois par semaine ?

Szacki fut pris d'un bref accès de rire et baissa la vitre. La pluie s'était mise à tomber franchement, de grosses gouttes pénétraient dans l'habitable et laissaient des taches sombres sur le revêtement des sièges. Une blonde menue s'activait derrière leurs anciennes fenêtres. Elle portait un débardeur et ses cheveux lui tombaient aux épaules.

Je me demande ce que ça ferait, pensa Szacki, si je me garais maintenant dans la cour, si je montais à l'appartement et que cette fille m'y attendait. Si j'avais une vie totalement différente, si j'avais d'autres CD, d'autres livres sur les étagères, si je sentais l'odeur d'un autre corps couché auprès du mien. Nous serions allés nous promener au parc Lazienki, je lui aurais raconté pourquoi je me trouvais contraint de passer au bureau aujourd'hui, disons, dans un cabinet d'architectes, elle m'aurait répondu que j'étais bien courageux et qu'elle m'achèterait une glace près du Théâtre sur l'Île. Tout aurait été différent.

Comme c'est révoltant de n'avoir qu'une seule vie, se dit Szacki, et que celle-ci nous lasse si vite.

Une chose est sûre, pensa-t-il en redémarrant la voiture, j'ai besoin de changement. J'ai une putain d'envie de changement.

**A PARAÎTRE EN LIBRAIRIE LE 3 OCTOBRE 2013**

prix de vente 22 €

ISBN : 979-10-92145-09-0

© Zygmunt Miłoszewski, 2007  
Titre original : *Uwiktanie*

© Mirobole, 2013, pour la traduction française  
Mirobole Éditions  
106, rue Dubourdiou  
33800 Bordeaux  
[www.mirobole-editions.com](http://www.mirobole-editions.com)

Photographie de couverture © Steven Hayes  
Conception graphique : Sean Habig

Cette édition a été publiée avec le soutien financier  
de l'Institut du Livre - © Pologne Programme de Traduction